

« Voici Monsieur Melville »

Gabrielle Poulin

Number 14, April–May 1979

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40470ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poulin, G. (1979). « Voici Monsieur Melville ». *Lettres québécoises*, (14), 5–7.

« Voici Monsieur Melville »

*En guise de présentation de cette
oeuvre en trois tomes que Victor-Lévy
Beaulieu vient de publier sur Herman Melville.*

Quand Abel Beauchemin est arrivé dans la Mattavinie tout à l'heure, juste au moment où le soleil se levait, et qu'il a simplement dit à ceux qui l'attendaient sur le perron de l'*Habitanaserie* : « Voici Monsieur Melville », j'ai ressenti une émotion étrange. Quelque chose comme si moi, lectrice de Beaulieu, à la longue, et sans m'en apercevoir, je m'étais laissé piéger et étais devenue, au cours de ces trois derniers jours, un personnage de la fiction. Comment expliquer autrement le sourire qui m'est venu spontanément aux lèvres en même temps que je m'inclinais pour saluer, avec tellement de plaisir et d'admiration, celui que désormais je ne pourrai plus nommer que *Monsieur Melville* ?

L'univers romanesque de Victor-Lévy Beaulieu m'a toujours fascinée, je dois l'admettre, par son caractère à la fois familier et monstrueux. Je ne m'y suis jamais sentie toutefois vraiment à l'aise, une sorte de vertige me retenant à quelque distance de ce manège dans lequel les hommes et les animaux m'ap-

paraissent comme une bête unique, hautaine et menaçante. Seule, jusqu'ici, la petite main de Una aurait pu réussir, peut-être, à m'entraîner dans ce tourbillon. Parce que Una, c'est le plus fragile, mais également le plus indépendant de tous les personnages d'Abel. Tandis que tous les autres : Job J., France, Jos, Samm, Steven, et même celui que le romancier appelle Père, sont tout à fait désespérés, presque au bord du gouffre de l'inexistence, si Abel les congédie, même temporairement, et se tiennent à portée de voix du romancier dans l'espoir qu'il se lasse de sa grande solitude et les rappelle pour leur redonner, en même temps qu'à lui-même, l'illusion d'exister, Una, elle, dit tout simplement :

— *Moi, ces deux ans, ça ne me fait rien. Je suis bien capable d'écrire mes histoires moi-même.*

Quand elle réapparaîtra dans ce livre de solitude, qui est une « quête » hallucinante, quelque chose comme le combat d'Achab contre Moby Dick, Una aura depuis longtemps introduit la grande

baleine dans son royaume de jouets. Dans cette fiction que je suis à mon tour en train de fabriquer avec le dernier ouvrage de Beaulieu, je vois Monsieur Melville qui se penche vers la petite Una pour apercevoir, à travers sa transparence, tous les recommencements possibles et la beauté des rêves que l'innocence préserve de l'échec.

Introduire Herman Melville dans la littérature québécoise, c'était le rêve presque démiurgique de Victor-Lévy Beaulieu. À l'égard de Victor Hugo, il y a quelques années, il s'était agi de tout autre chose : une sorte d'hommage en somme, de salut, avant de prendre ses distances. L'auteur des *Misérables* a été imposé aux lecteurs québécois à l'époque de la grande pénurie. Au Québec, on n'a pas choisi de lire les auteurs français : ils étaient là depuis toujours, soutenant notre éloquence, alimentant notre romantisme, jetant parmi nos propos le ferment des gauloiseries et soufflant, de-ci de-là, l'esprit mordant de Voltaire. À l'époque, j'ai lu *Pour saluer Victor Hugo* en cherchant à découvrir le

Victor-Lévy Beaulieu
Monsieur Melville
1. Dans les avelles
de Moby Dick



vlb éditeur

Victor-Lévy Beaulieu
Monsieur Melville
2. Lorsque souffle Moby Dick



vlb éditeur

Victor-Lévy Beaulieu
Monsieur Melville
3. L'après Moby Dick
ou la souveraine poésie



vlb éditeur

secret des commencements d'un romancier québécois. Depuis lors, il me semble que j'ai tout oublié, ou presque, de Victor Hugo ; Abel Beauchemin, qui est Victor-Lévy Beaulieu dans sa vérité de personnage, continue de s'imposer à la littérature québécoise avec toute la grande tribu dont il descend et qu'il entraîne à sa suite.

Mais, avant d'entreprendre l'épopée dont il rêve pour les siens, Abel, qui est né dans un petit village du Bas-du-Fleuve et qui, alors qu'il ne s'appelait encore que Bouscotte, a dû émigrer avec les siens dans les hauts de Saint-Jean-de-Dieu, puis à Montréal-Nord, a été contraint de se tourner vers ce pays voisin auquel le Québec est uni physiquement, depuis toujours, « pour le meilleur et pour le pire ». Une fois, Abel a pris l'avion pour se rendre à

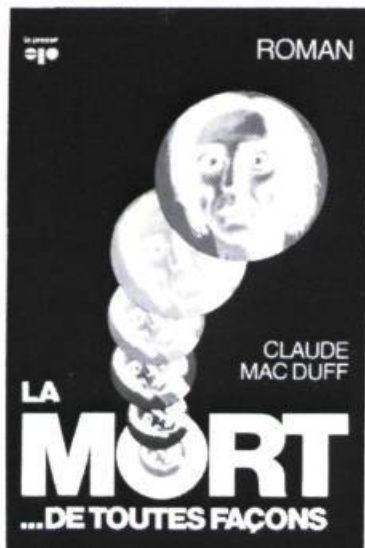
Miami : il a cru mourir. On comprend qu'il n'ait pas eu l'audace d'aller lui-même chercher Victor Hugo dans les Vieux-Pays. Il a dû se contenter d'un voyage dans les livres, avec le résultat que Victor Hugo a toujours un peu l'air, dans son oeuvre, d'être une figure de papier. Mais New York, Albany, Nantucket, il suffit d'une « vieille cadillac couleur rouge sang, avec de grands ailerons lumineux » pour s'y rendre. Abel a entrepris le voyage avec ferveur. Mis en présence de tant de témérité et de tant de ténacité, Monsieur Melville a reconnu sa propre jeunesse et sa propre soif de connaissance : il a consenti à entrer dans le jeu éminemment grave des métamorphoses et des renaissances.

Qui dira, en lisant *Monsieur Melville* ce qui est de Melville et ce qui est d'Abel ? « Tout livre qu'on écrit sur

quelqu'un d'autre que soi est un prétexte. Mais soi-même, on est aussi un prétexte. De quoi rendre compte alors ? » Toutes les créatures d'Abel n'ont jamais été que « des appâts » destinés à piéger le romancier. Ce grand voyage, dans les livres de Melville, comme dans les mers du Sud, à la poursuite de la grande baleine au front plissé, Abel l'accomplit en tournant sur lui-même. La lecture/écriture produit cette force centrifuge qui chasse de leur centre les secrets et les désirs de l'homme et les fait apparaître, à la fois divers et un, dans le mouvement qui les soutient et les empêche de sombrer dans la confusion de l'informulé.

Oui, de quoi rendre compte ? Le soleil, maintenant, est rendu très haut dans le ciel de la Mattavinie. Je m'aperçois que ma table de cèdre, tout emmê-

Aux Éditions La Presse
ce qu'il y a de mieux dans la diversité



LA MORT . . . DE TOUTES FAÇONS
par Claude MacDuff
roman

Roman de science-fiction, ce livre a pour thème la réincarnation, avec comme dénouement inéluctable, la Mort.

Renaître pour mourir, se réincarner dans un autre corps également désigné pour une fin atroce, voilà la peine extrême que doit subir un homme pour racheter son crime.

Ce roman poursuit le lecteur, le hante, l'opresse . . . Il l'amène aussi à s'interroger sur cette 4ème dimension à laquelle on donne le nom de Temps.

200 pages
\$7.50



UN PAYS BAROQUE

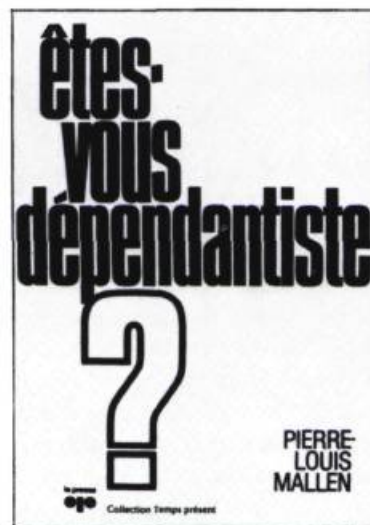
par Pierre Trottier
de la Société Royale du Canada

Poète et essayiste, diplomate de carrière depuis un quart de siècle, Pierre Trottier, qui vient d'être nommé ambassadeur du Canada à l'Unesco à Paris, définit, dans son dernier livre, ce qu'est pour lui un pays baroque, sur un ton teinté d'humour.

À l'heure où le débat canadien atteint l'un de ses sommets, le point de vue de Pierre Trottier suscite une réflexion neuve et originale.

138 pages
\$6.50

eip les éditions
la presse



ÊTES-VOUS DÉPENDANTISTE ?

par Pierre-Louis Mallen

Chargé de créer à Montréal, en 1963, la délégation permanente de la Radio-télévision française au Canada, Pierre-Louis Mallen a été un témoin privilégié des heures marquantes de la Révolution tranquille.

Ami personnel de plusieurs de nos personnalités politiques, admirateur du chanoine Lionel Groulx, il s'est épris de la québecitude . . . et de ses luttes. Voici donc ce qu'un « Français de France », citoyen de coeur du Québec, pense aujourd'hui de l'avenir politique des Québécois.

168 pages
\$7.95

En vente partout

lée dans ses noeuds, s'est métamorphosée elle aussi. Elle a tout à fait l'air d'être une table de pommier sous cette lueur jaune et or. Les trois livres* sont là, devant moi : 1. *Dans les aveilles de Moby Dick* ; 2. *Lorsque souffle Moby Dick* ; 3. *L'après Moby Dick ou la souveraine poésie*. J'aurais dû, sans doute, les décrire, parler de leur contenu, de leur forme et surtout porter un jugement objectif et impartial. Le lecteur de cette chronique aurait su à quoi s'en tenir et aurait pu conclure à l'urgence ou à la non-urgence de son devoir de lecture. Au lieu de cela, me voici emportée, moi aussi, dans le tourbillon que l'imaginaire de ce romancier québécois engendre, chaque fois qu'il se laisse prendre dans le sillage de la grande baleine blanche de l'écriture.

Bien sûr, on peut lire ce(s) livre(s) pour mieux connaître et mieux aimer Melville tel qu'il fut avant, pendant et après *Moby Dick* : Beaulieu a travaillé dix ans, avec tout le sérieux d'un historien, d'un biographe et . . . d'un critique. Mais quand il écrit, Beaulieu devient toujours son premier personnage et alors « tout se prend comme dans un pain » : Melville, Nathaniel Hawthorne, Augusta et Malcomm, tous ne peuvent « basculer que du côté de la fiction ». Pour atteindre Melville dans ses errances et dans la profondeur de ses échecs, il fallait qu'Abel consente à la dépossession, qu'il mette de côté ses notes de lecture et qu'il parte, délesté de toute sa tribu, dans le radeau-cercueil de Quequeg. Seule l'écriture, ce mouvement qui est comme une vague porteuse et menaçante, pouvait lui permettre, dans une sorte d'élan circulaire, de rejoindre le grand vaisseau-fantôme, qui, un jour, a sombré sous la fureur de *Moby Dick*. « Venir dans le monde du sens » . . . Seuls les mots, ceux que l'on écrit, ont pu « démâté et escoué » le monde de Melville et ce sont eux encore, les mots, quand ils naissent de la main d'un Abel, ce lieu par excellence du langage, qui peuvent faire surgir, sous les éclairs de la foudre, accrochés au sommet des mâts invisibles, le navire et la mer, la vie et sa pérennité.

Maintenant, Melville est au milieu de nous, vivant. Dorénavant, dans toutes



Photo ATHÉ

les bibliographies littéraires universelles (je ne dis pas dans les bibliothèques ni encore moins dans les librairies), il y aura ce *Monsieur Melville*, écrit par un Québécois et publié chez un éditeur québécois. Peut-être Monsieur Melville qui a beaucoup voyagé, inconnu, dans les Vieux-Pays, et qui est lu aujourd'hui dans le monde entier, et même en France, révélera-t-il aux étrangers l'existence de ce double qu'il a trouvé (mais lequel a trouvé l'autre ?) en terre d'Amérique.

Je sais qu'Abel n'a pas la prétention d'obliger la grande tribu à voyager. Il faudrait d'abord qu'on l'accueille à Paris, et à Paris on a l'oreille dure : les Beauchemin sont bien incapables de se mettre à « parler en termes ». Se défaire de ces « farfinant », de ces « riboter », de la « varnousse », Abel Beauchemin ne saurait s'y contraindre, lui qui n'a jamais pu apprendre à écrire de la main droite. Quant à obliger les Beauchemin à se taire, il faut y renoncer : ils sont tous de grands parleurs, parce qu'ils ne possèdent encore, autour de la cuisine et de la table de pommier, que cette patrie de la parole.

Et voici qu'Abel, fort de son exploration dans l'univers de Melville, a l'intention de s'atteler à l'histoire de la grande tribu. Il appelle même ce projet « une épopée ». Alors là, avec Samm et

Job J. et Jos Connaissant et Steven et Père, qui veille sur les trésors de la mémoire, et Una, qui joue avec toutes les enfances du passé et du présent, il se pourrait bien que la littérature québécoise, après bien des nuits blanches, trouve un bon matin, sur une table de pommier, un grand et beau livre d'où se seront échappés des dizaines de personnages qui danseront devant le soleil levant, comme autour d'un immense feu de joie. M'est avis que, d'ici là, chacun aura lu *Monsieur Melville* et tous les autres romans de Beaulieu pour être en mesure de comprendre comment naissent les épopées . . . Moi, je m'en vais relire *Monsieur Melville* pour tâcher de voir comment j'ai pu me laisser prendre au piège de la fiction et, de critique que j'aurais voulu être, passer à la condition de personnage.

Gabrielle Poulin

* Victor-Lévy Beaulieu, *Monsieur Melville* : 1. *Dans les aveilles de Moby Dick*, 2. *Lorsque souffle Moby Dick*, 3. *L'Après Moby Dick ou la souveraine poésie*, Montréal, VLB éditeur, 1978, 225, 301 et 241 p.